

La chasse chez les !Kung : San du Nord-Ouest du Kalahari, Botswana

Marylène PATOU-MATHIS

Résumé

Si la chasse est moins productive et plus aléatoire que la cueillette, elle n'en demeure pas moins pour les San une activité de prestige, bien qu'un chasseur chanceux n'en tire aucune vanité ni aucun avantage. La chasse est un rite précédé et suivi de chants et de danses. Elle est du ressort des hommes. La division sexuelle du travail est chez ce peuple, comme chez beaucoup de groupes chasseurs-cueilleurs, une réalité. L'utilisation d'armes tranchantes est interdite aux femmes, elles ne doivent pas faire couler le sang. Les San sont le plus souvent des chasseurs solitaires. Ils ont une connaissance parfaite de l'environnement et du gibier envers lequel ils ont un profond respect. Dans le Nord-Ouest du désert du Kalahari, les grands mammifères les plus abondamment abattus sont des antilopes comme le grand koudou, des gazelles — l'impala et le springbok —, le gnou bleu et plus rarement la girafe. Parmi le petit gibier, le lièvre sauteur est fréquemment capturé en son terrier à l'aide d'un harpon, long bâton de 4 à 6 mètres, muni à une extrémité d'un crochet, aujourd'hui en fer. La grande chasse se pratique à l'arc. De petites dimensions, de faible puissance et de courte portée, l'arc San est efficace grâce au poison dont les pointes des flèches sont enduites. Les San ont adapté leurs techniques de chasse au terrain. De l'affût, principale stratégie d'hier, quand ils occupaient toute l'Afrique Australe, ils lui préfèrent aujourd'hui en paysage découvert la poursuite. S'approcher le plus près de l'animal par la vitesse ou par la ruse, tel est leur principal objectif cynégétique. Au départ, c'est le hasard qui les guide vers une piste fraîche. En lisant les traces laissées sur le sol, ils ont tous les renseignements dont ils ont besoin pour leur assurer un maximum de succès. L'emploi des pièges est peu fréquent, excepté les lacets. Il leur arrive également de collecter des charognes, profitant ainsi d'une proie tuée par un autre prédateur. Le lieu d'installation du campement, sa fonction (de base ou temporaire) et le territoire de chasse étaient étroitement liés. Comme le soulignent les peintures rupestres, les contes et la mythologie, les San de génération en génération ont perpétué le même mode de vie de chasseurs-cueilleurs, malgré la présence dans leur environnement proche des agro-pasteurs.

1. La chasse aux grands mammifères : réservée aux hommes

Si la chasse est moins productive et plus aléatoire que la cueillette, elle n'en demeure pas moins pour les San une activité de prestige bien qu'un chasseur chanceux n'en tire aucune vanité

ni aucun avantage. Tout ce qui a trait à l'abattage et au traitement de l'animal est du ressort des hommes. Pour A. Testart (1986) : « Cette répartition (des tâches) ne saurait être expliquée ni en termes de rationalité économique, ni en termes d'adaptation à l'environnement, ni par une quelconque prédisposition d'ordre biologique. Ce critère a évidemment à voir avec l'idéologie, avec l'interdiction explicite faite aux femmes d'utiliser les armes (autres que contondantes) ». Pour cet ethnologue, derrière la mention des armes, il retient celle du sang comme raison du partage des tâches. Les femmes peuvent chasser des petits animaux, mais sans utiliser des armes tranchantes. Elles ne doivent pas faire couler le sang. Le sang animal ne doit pas « entrer en contact » avec le sang menstruel féminin.

Le San vit pour et par la chasse, ce n'est pas un simple divertissement. La chasse est le premier devoir de l'homme et le jeune garçon capable de chasser est aussitôt considéré comme nubile. Chacun des groupes a son propre territoire de chasse, mis en commun lors d'un rassemblement pour une chasse collective. Ce qui est relativement rare, le San préfère chasser seul ou avec un unique compagnon.

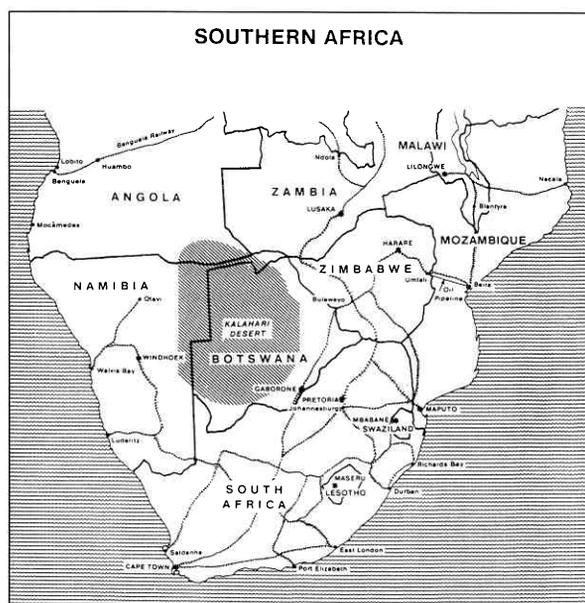


Fig. 1.

Les San prennent soin de ne pas mettre en fuite les grandes hardes. Ils possèdent une véritable psychologie des animaux. À force de les côtoyer ils éprouvent pour eux de la sympathie et de l'admiration, qui s'expriment dans leurs traditions et les légendes. Ils partagent en commun le même amour des grands espaces et de la liberté, ils possèdent le même instinct de conservation. Pour les San, la ligne de démarcation entre les pouvoirs de la nature et le monde animal est floue, et celle entre les animaux et l'homme plus floue encore. Durant des siècles, lorsque seuls les San étaient présents en Afrique Australe, des troupeaux immenses d'herbivores pâturaient dans tous les biotopes, ne redoutant que les fauves. Depuis les arrivées successives de différents migrants, les San, contraints de vivre dans les régions les plus défavorisées, ont vu leur gibier diminuer en diversité et en nombre. Mais grâce à une connaissance parfaite de la nature, en particulier des habitudes quotidiennes et migratrices de chaque espèce, et à leur remarquable adaptation à l'activité cynégétique, ils ont, jusqu'à il y a très peu de temps, perpétué leur mode de vie de chasseurs-cueilleurs. Dans leur mythologie, tout au commencement, les animaux étaient des Hommes qui appartenaient à la race ancienne des San. Cette croyance où des Hommes ont été transformés en animaux semble expliquer leurs attitudes, si respectueuses et si proches, envers ces derniers.



Fig. 2 — Impala.

Les proies les plus fréquemment chassées par les San, dans la région nord-ouest du Botswana, sont : l'impala ou gazelle à pieds noirs, le springbok ou gazelle à poche dorsale, le gemsbok ou oryx gazelle, le grand koudou, l'hippopotame rouan ou antilope cheval, le gnou

bleu, le steenbok, l'élan du Cap ou antilope Canna, la duiker et plus rarement la girafe et le phacochère. L'élan tient la place prépondérante dans la vie et l'imaginaire des San. On le retrouve au centre de beaucoup de contes et de danses. Le phacochère est peu chassé car il est extrêmement dangereux avec ses ruées foudroyantes et brutales. De plus, sa couenne épaisse et grasse empêche la pénétration suffisante de la flèche donc du poison. L'éléphant, malgré sa présence en grands troupeaux, n'est plus chassé, il nécessitait la réunion de plusieurs hommes. Le zèbre, présent, n'est pas choisi à cause notamment de sa trop grande rapidité. Auparavant, la chasse au zèbre était quelquefois pratiquée en utilisant un déguisement d'autruche comme le montre la peinture rupestre à Herschel dans la Province du Cap de Bonne Espérance. Mais tuer un zèbre était considéré comme un véritable exploit, le chasseur San en retirait une grande fierté. Certains auteurs ont signalé que les San, surtout dans le passé, empoisonnaient les points d'eau, où ces équidés venaient boire, avec le suc d'une euphorbe qui n'est pas toxique pour l'homme. Des espèces plus petites (porc-épic, oryctérope, oiseaux) sont également capturées, surtout par les jeunes et les femmes, souvent à l'aide de chiens ; ces derniers ne servent jamais pour la grande faune. Ils utilisent des petites massues de jet, des gourdins et, pour les garçons, des arcs dont les flèches ne sont pas empoisonnées.



Fig. 3 — Chasse au lièvre sauteur, la prise au terrier.

Mais la chasse au lièvre sauteur peut également être pratiquée par les hommes. À l'aube, un chasseur, souvent accompagné d'un adolescent, part à la recherche d'un terrier occupé par un lièvre sauteur (*Pedetes caffer*). Il le repère grâce aux traces fraîches laissées à l'entrée par

l'animal, empreintes de pas et crottes. Il y enfonce son harpon, il écoute, l'oreille accolée à l'extrémité de son arme. Il est là, alors il le crochète pendant que l'adolescent creuse juste à la verticale du terrier. Déterré, le lièvre sauteur est tué à l'aide d'un gourdin. Le harpon mesure entre 4 et 6 mètres, il est terminé par un crochet, aujourd'hui métallique, de 18 cm de longueur. Ce bâton est confectionné dans du bois de morwana (*Grewia bicolor*) ou de morethlwa (*Grewia flava*) préalablement écorcé et passé au feu pour l'assouplir. Il est constitué de trois parties réunies entre elles par de la peau de python. La consommation de ce lièvre se fait de deux façons : il est cuit entier, avec les poils, directement sur le feu et, une fois les os enlevés, il est coupé en petits morceaux qui sont remis dans l'eau ; ou il est dépouillé puis dépecé et mis à bouillir. La peau ainsi récupérée est mise à sécher et sert de matière première lors de la confection des sacs pour les hommes. Ils y mettent notamment des noix de mongongo (*Riconodendron rautanenii*), leur pipe et des feuilles de tabac. Il est intéressant de noter que chez les Hottentots, peuple voisin, le lièvre n'est jamais chassé car il est pour eux un envoyé du ciel.

D'après les récits des premiers navigateurs, des explorateurs et des Bantous, les San de génération en génération ont perpétré les mêmes techniques de chasse en utilisant les mêmes armes. Servis par leur grande souplesse, leur endurance, leur acuité visuelle, leur capacité à la course, leur connaissance du terrain et des animaux, ils ont su conserver cet art de la chasse même dans les conditions les plus dures.

2. L'arc : une arme plus que millénaire

L'arc est chez les San l'arme principale de la chasse. Pour les eux, l'arc est autant un « instrument » de l'esprit qu'une arme de chasse et de protection. Objet magique, les San pensent que l'arc peut projeter ses propres désirs et exercer une influence même à distance. Ce n'est pas une simple chose inanimée mais un « être » doué de pensées. Objet symbolique, il l'est également, comme lors de rencontres entre deux groupes. L'usage veut, en effet, qu'avant toute discussion les arcs et les flèches soient déposés à terre. L'arc des San semble avoir une origine autochtone. Des peintures rupestres très anciennes les montrent chassant à l'arc des

petits et des grands animaux. La découverte de pointes de flèches en pierre dans les plus vieux niveaux archéologiques de campements San, atteste également de son utilisation très tôt dans leur histoire.

Dès leur plus jeune âge, les garçons s'entraînent à tirer avec un arc miniature sur de gros insectes, tels que les scarabées ou sur d'autres petites bêtes, sorte de jouet qui, sous un aspect ludique, éduque l'enfant et l'amène petit à petit à être capable de suivre les hommes à la chasse.

Les divers groupes San, même les plus éloignés du désert du Kalahari, fabriquent leurs arcs suivant des procédés identiques. Les différences sont minimales et résident principalement dans la longueur. Celle-ci peut varier de quelques dizaines de centimètres, et il y a rarement plus de 45 cm d'écart. Le plus petit est celui au//ei ; il mesure entre 92 et 97 cm, et le plus grand appartient au !Kung du Sud de l'Angola, proche de celui des Bantous, il atteint les 135 cm. Pour confectionner son arc, le chasseur !Kung part dans la brousse à la recherche d'une branche de morethlwa, arbre à petits fruits de couleur marron. Il la coupe encore verte, pour qu'elle soit bien dure, sur une longueur d'environ un mètre, son diamètre est de 2 cm en moyenne.



Fig. 4 — Fabrication d'un arc, assouplissement de la branche qui servira pour le corps.

De retour au camp, il dépose cette branche sur un morceau de bois dur large et grand, et à l'aide d'une hache assez grossière il commence l'écorçage. Il achève ce travail au couteau en coinçant la branche entre ses orteils et taille en pointe les deux extrémités. Pour qu'elle ne craquèle pas en séchant, il l'enduit de graisse de gemsbok (*Oryx gazella*) contenu dans une écorce très sèche d'« orange à singe », ou d'huile de graines de marulologa (*Ximenia caffra*), celle-ci est surtout utilisée par les G/Wi. Le chasseur



Fig. 5 — Fabrication d'un arc, mise en place des tendons.

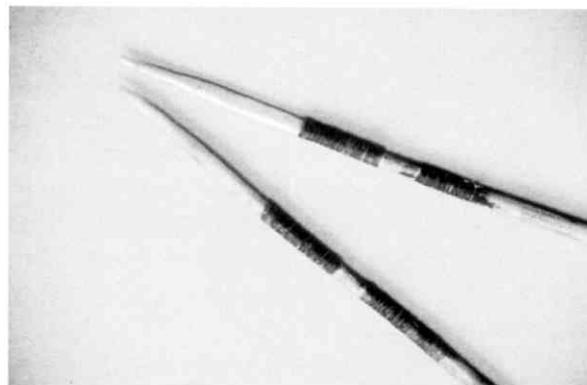


Fig. 6 — Pointes de flèches en os.

passé plusieurs fois la branche ainsi enduite au-dessus d'un feu de brindilles pour que la graisse pénètre bien à l'intérieur. Il recommence l'opération une seconde fois. Ainsi préparée, la branche sert à tendre la corde. Deux ligaments, confectionnés dans des tendons de gemsbok ou de grand koudou (*Tragelaphus strepsiceros*), sont tout d'abord trempés dans de l'eau pour les humidifier et coupés aux dimensions nécessaires pour couvrir une dizaine de centimètres de chaque côté des extrémités, ceci afin d'éviter que le bois ne se fende et que les nœuds de la corde ne se défassent. À l'une des extrémités, un petit morceau de cuir d'antilope en forme de crochet permet de conserver le surplus de corde. Enroulé 10 à 30 fois, il sert à régler la tension, donc l'élasticité de l'arc. Le San accomplit ce geste juste avant de partir à la chasse. La corde est fixée à l'autre extrémité par un simple nœud coulant. Elle est découpée dans des tendons d'antilope préalablement décharnés, séchés, humectés et tressés deux à deux. Chez certains groupes, elle peut être confectionnée à partir de fibres végétales. Pour garder sa souplesse elle est régulièrement recouverte de graisse. Sa longueur, une fois tendue, est en moyenne de 90 cm. Les G/Wi, les G//ana et les Nharo renforcent, avec des ligaments, l'endroit où ils empoignent l'arc lors du tir, assurant ainsi une meilleure prise. Chez les au//ei, C. Valiente-Noailles (1981) a vu un chasseur teindre avec le sang d'un gemsbok fraîchement abattu les tendons qui renforcent les bouts de son arc. D'après G. Silberbauer (1965), chez les G/Wi, l'arc n'est efficace qu'environ neuf mois, après il perd de sa souplesse et se casse.

Pour armer son arc, le San confectionne des flèches. Elles sont formées d'au moins trois parties, quatre chez les !Kung Zu/Wasi. Lors

d'un déplacement vers le nord du Botswana, dans la région de Shakawe, près de la rivière Okavango, les chasseurs !Kung rapportent en grand nombre des roseaux (*Lethaka*) dont les tiges serviront à fabriquer des hampes. Les pointes sont actuellement en fer; auparavant elles étaient en pierre (très souvent en quartz) ou en os (fragment de tibia d'autruche ou de côte de girafe). G. Silberbauer (1965), lors de son étude sur les G/Wi, note l'utilisation de pointes en os identiques à celles découvertes lors de fouilles archéologiques du Transvaal (R.S.A.) et qui ont été datées de 10 000 ans. Il remarque que les dimensions et la forme des deux types de pointes, en os et en fer, sont équivalentes, celles en os étant plus épaisses, l'équilibre était rétabli. C. Valiente-Noailles (1981), lui, rapporte que certains San forgent des pointes très variées adaptées à la grande diversité de taille du gibier. Elles sont fabriquées d'après cet auteur, sur des braises attisées au moyen d'un soufflet. Les !Kung eux, martèlent, le plus souvent à froid à l'aide d'une grosse pierre en quartz, les filaments de fer posés sur une enclume en pierre dure. Cette matière première est obtenue des Bantous en échange de miel, de peaux ou de viande. Le chasseur !Kung travaille le fer jusqu'à ce qu'il obtienne l'épaisseur, la longueur et la forme voulues. La pointe obtenue est losangique, le pédoncule, plus fin, est entouré de ligament de gemsbok ou de grand koudou, l'ensemble mesurant environ 8 cm. Dans un morceau de tige de roseau, il taille la première pièce intermédiaire, 3 cm, qu'il entoure de ligaments d'antilope préalablement humidifiés avec sa salive. Avant, il a frotté le roseau avec de la cire d'abeille et un morceau de charbon de bois. Dans un morceau de branche de Morethlwa, il confectionne la deuxième pièce intermédiaire.

Elle est bipointe et mesure entre 6 et 7 cm. Elle peut être collée à la précédente par de la résine mouillée par sa salive. Enfin, la hampe, morceau de roseau de 40 cm, a ses deux extrémités passées à la cire et au charbon de bois avant que le chasseur n'y enroule des ligaments humides de gemsbok ou de grand koudou pour empêcher qu'elle éclate. Une de ses extrémités est taillée en « W » pour y adapter facilement la corde. Les flèches ne sont pas empennées. Ce procédé de fabrication permet à la pointe de rester dans la chair de l'animal, même si la hampe est arrachée par les broussailles lors de la fuite, laissant ainsi au poison le temps d'agir. Chez les Nharo l'armature des flèches était renforcée par un manchon en os reliant la hampe et la pointe.

L'efficacité d'un tel type d'armement est due au poison qui le complète. Les San ont développé, par une longue pratique millénaire, une véritable science des poisons. Ils savent les reconnaître dans la nature, animal ou végétal, les préparer et les utiliser. Il leur a fallu beaucoup de perspicacité pour découvrir que des chenilles, des larves ou des sucres de certaines plantes, avaient des propriétés analogues à celles des venins de serpents, de scorpions et d'araignées. Certains poisons ont été utilisés par les San, au Kalahari comme au Cap, à travers toute l'Afrique Australe. De nombreux explorateurs dont Livingstone, Staw et Farini narrent dans leur récit de voyages la préparation du poison par les Bushmen (San).

Le poison est tiré de diverses substances, larves d'insectes, venin de serpents, sucres de plantes..., le plus efficace est celui extrait de la larve d'une sorte de hanneton. Les plus fréquemment utilisés dans le Kalahari sont ceux prélevés dans l'intestin d'une nymphe de petits coléoptères des genres *Polyclada* et *Diamphidia*. La première se rencontre au pied du marula (*Sclerocarya caffra*) et la seconde dans les racines du *Commiphora africana*. Ce type de poison est névrotique et hémotoxique, son effet est proche de celui du venin de serpent. Le chasseur à l'aide d'une pierre plate polie pourvue d'une rainure, dépose avec beaucoup de précautions le poison, bien à l'arrière de la partie perforante, parfois sur la première pièce intermédiaire de la flèche. Son efficacité n'excède pas six mois, il est alors nécessaire d'en remettre. Certains poisons, une fois qu'ils ont pénétré dans l'animal, se transforment chimiquement, la viande n'est ainsi aucunement altérée; d'autres sont détruits par la chaleur de la cuisson, d'autres encore

ne sont toxiques que dans le sang, et non lorsqu'ils passent par les voies digestives. Les San ôtent simplement la partie proche du dard. Pour la plus grande majorité des poisons, les San connaissent des antidotes qu'ils gardent jalousement. La connaissance des poisons et de leur remède est un héritage précieux qui se transmet de génération en génération au sein d'un groupe restreint de chasseurs. Certains groupes utilisent l'animal, dont le poison est extrait, comme oracle. La chenille 'ngo (moérani) par exemple, répond au chasseur qui lui pose la question « où se diriger pour trouver du gibier? » en tournant la tête dans une des directions, ceci lorsque le San presse doucement la larve contenue dans un récipient d'herbes l'obligeant à sortir la terre. Elle indique ainsi la piste à suivre. Les flèches portent l'identité du chasseur auquel elles appartiennent, ceci afin qu'il puisse les récupérer lorsqu'il participe à une chasse collective. Ces marques sont tracées sur la hampe à l'aide de colorants naturels (ocre, hématite, ...) fixés par de la résine. Lors d'une poursuite où le tir est imminent, le chasseur San plante dans sa chevelure tout autour de sa tête, la pointe vers le ciel, plusieurs flèches. Des peintures, découvertes dans les collines de la région du Transvaal en R.S.A., témoignent de cette pratique dans le passé. Mais le plus souvent, les flèches sont rangées bien à l'abri dans un carquois.

Le carquois diffère légèrement selon les groupes. Parfois, notamment dans le Central Kalahari chez les G/Wi, il est cousu à l'intérieur d'un sac en peau d'antilope. Ce sac, porté en bandoulière, contient également l'arc, la lance, parfois les bâtons pour faire le feu, les chalumeaux pour aspirer l'eau, le récipient à poison et le couteau. Il peut servir de petite gibecière. Pour confectionner son carquois, le



Fig. 7 — Fabrication d'un carquois.

!Kung Zu/Wasi recherche une racine de moshu (*Acacia tortilis*) qui soit bien droite, assez longue et d'un diamètre d'environ 5-6 cm. Il ôte les radicelles et écorce la racine aux deux extrémités sur une longueur de 50 à 60 cm. Il creuse un trou, peu profond, l'y dispose et la recouvre de cendres brûlantes de bouse d'antilope. Il la laisse toute la nuit. Le lendemain, après l'avoir retirée des cendres, il appointe une des extrémités et la frappe sur une pierre pour en détacher l'écorce. Il faut de nombreux coups et souvent l'aide d'un autre chasseur pour retirer la totalité du manchon d'écorce. C'est lui le futur carquois. Il le râpe avec la lame de son couteau, qui était autrefois en pierre. Les deux extrémités de cet étui sont fermées par des morceaux humidifiés de scrotum de gemsbok, en séchant ils adhéreront parfaitement, l'un servira de couvercle. Les G/Wi mettent en guise de bouchon le nid cotonneux d'un oiseau, le hibou minuscule (*Anthoscopus minutus*); il retient très bien les flèches, évitant ainsi qu'elles ne s'entrechoquent. Durant le temps de séchage pour que ces peaux prennent la forme du carquois, le chasseur les maintient à l'aide de ligaments d'antilopes qu'il enlèvera au moment de son utilisation. Puis, il découpe dans du cuir quatre lanières. Deux fixeront la courroie également en cuir de grand koudou, les deux autres sont disposées à peu près à égale distance l'une de l'autre et sur une largeur moyenne de 2 cm entourant le carquois. Chacune est fermée par un ligament passé dans deux perforations. Il laisse une grande fente du côté de l'ouverture pour permettre le passage de l'arc, et une plus petite à l'autre bout pour le caler. Un carquois de ce type peut contenir jusqu'à 60 flèches. Chaque chasseur y apporte sa touche personnelle en le décorant de plusieurs bandes de peau d'antilope.

Pour achever un animal blessé, les G/Wi et les !Kung du Kalahari se servent d'une lance, alors que ceux du Sud de l'Angola utilisent une massue en bois. La hampe de la lance, longue d'un mètre à un mètre quarante, est fabriquée à partir d'une branche de morethlwa. Dans l'une de ses extrémités une pointe, traditionnellement en os ou en pierre, aujourd'hui en fer, est enfoncée. L'ensemble est renforcé sur 4-5 cm par des tendons humidifiés d'antilope. Certains auteurs signalent l'utilisation de la lance comme javelot ou sagaie de dimensions moindres, la pointe étant alors trempée dans du poison. Un gibier abattu, lorsqu'il est de taille moyenne ou



Fig. 8 — Pointe de lance en os.

grande, est immédiatement dépecé sur place à l'aide d'un couteau. L'origine de cet outil semble être bantoue. Sa lame en fer est en effet terminée par une longue épine qu'on chauffe à blanc pour l'enfoncer dans le manche en bois. Dans le passé, les San utilisaient une lame en pierre ou en os. Très plate et effilée, elle a environ 20 cm de long. L'extérieur du manche est très souvent pyrogravé, les décors réalisés sont la signature du propriétaire.

3. Toutes les techniques de chasse sont bonnes!

Les San, comme beaucoup d'autres peuples chasseurs, ont adapté leurs techniques de chasse au terrain. Dans les régions où la végétation est fortement développée ou près des lacs et des rivières, ils pratiquent principalement l'affût. Mais dans un désert comme le Kalahari, ils sont à découvert et doivent marcher pour trouver leur proie. Il existe malgré tout des dépressions naturelles, les pans, lits de très anciens lacs, où un sol calcaire remplace le sable habituel. L'eau

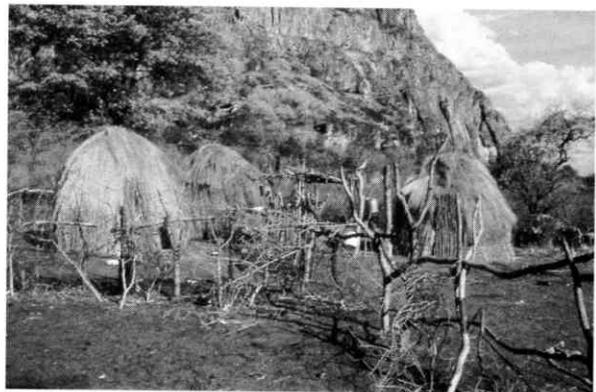


Fig. 9 — Campement San à Tsodilo Hills (Botswana).



Fig. 10 — Chasseur à l'affût, le gibier a été repéré.

de pluie s'y accumule du début novembre à la fin avril, si l'année est sèche, il y a peu ou pas d'eau au fond du pan, mais très souvent une mince pellicule de sel le recouvre. Les animaux viennent alors le lécher. Les San installent leur campement en général à quelques kilomètres de là pour ne pas troubler le gibier, et construisent un affût au bord du pan. C'est une fosse d'un demi-mètre de profondeur et d'un mètre de diamètre, juste l'espace pour cacher un chasseur. Ce dernier arrive au début du crépuscule, se terre et se camoufle avec des branchages. Petit à petit son œil s'habitue à l'obscurité; à la nuit lorsqu'un animal s'approche pour boire ou consommer le sel, il peut lui décocher sa flèche et l'atteindre. Parfois il doit attendre plusieurs nuits, alors sa femme vient au matin allumer un feu près de la fosse, où le chasseur engourdi par le froid de la nuit somnole, et lui donne à manger.

Mais, plus fréquemment le chasseur part seul ou avec un compagnon, à la recherche d'une proie. À l'aube, muni de son arc, de son carquois plein des flèches et de sa lance, il se dirige vers l'endroit où il est sûr de rencontrer des animaux non migrants, comme



Fig. 11 — Départ pour la chasse, à la recherche de traces fraîches d'un gibier.

les duikers ou les steenboks; pour les autres espèces c'est le hasard de la découverte d'une piste fraîche. Pour l'homme, c'est une mine de renseignements : il apprend le nom de l'espèce, son sexe, son âge, son état de santé ou de fatigue, l'heure de son passage et la direction de son déplacement. Après avoir interprété les traces, lorsqu'elles lui paraissent indiquer une grande probabilité de réussite, il les suit. Arrivé

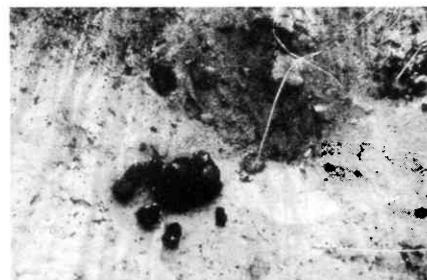


Fig. 12 — Crottes fraîche de grand koudou, elles permettent aux chasseurs de partir en chasse.

à proximité du gibier, un animal ou toute une harde, il dépose son équipement et ne conserve que son arc et deux ou trois flèches selon le cas. S'il est accompagné d'une ou deux autres personnes, ils se séparent pour s'approcher en différents points, toujours sous le vent, et correspondent par signaux. Ils ont un code avec les doigts qui imitent les cornes des différentes sortes d'antilopes ou symbolisent une espèce. Ils avancent en rampant ou accroupis. Après avoir, s'il s'agit d'un troupeau, choisi une bête particulière, à 25 ou 15 m selon la taille de la proie, ils ajustent leur tir et visent avec leur index appuyé sur le corps de la flèche et leur pouce sur l'arc. La flèche empoisonnée touche l'animal qui, blessé, poursuit son chemin. Le ou les

chasseurs retournent chercher leur carquois et leur lance et rentrent chez eux. S'ils se trouvent trop loin de leur campement, ils improvisent un bivouac pour passer la nuit. Le lendemain, ils retrouvent sa trace par les empreintes des pas dans le sable, le sang et les branchages brisés. Ils doivent être vigilants pour ne pas perdre leur proie car souvent la harde apeurée se disperse ou s'éloigne de la bête empoisonnée. Lorsqu'il s'agit d'un gnou, ce dernier fuit avec les siens ; il faut alors bien observer les marques sur le sol car tôt ou tard l'animal blessé prend une voie à l'écart, ne pouvant suivre le rythme du troupeau mis en fuite par la pression des chasseurs. Il faut être au moins deux chasseurs pour ne pas manquer la bifurcation. Une telle poursuite peut durer jusqu'à deux jours, le poison agit lentement surtout sur une grosse proie. Les vautours sont souvent les premiers à signaler le lieu précis où l'animal à bout de force s'est écroulé. Alors, les chasseurs doivent accélérer leur course pour y arriver avant les hyènes ou autres charognards. Ils l'achèvent à la lance. Dans ce genre de chasse, pour être plus efficace, les San ont souvent recours à la ruse et au déguisement. La faiblesse de leur arme, l'arc ayant peu de puissance et une courte portée, les contraint à s'approcher le plus possible du gibier traqué. Ils se recouvrent d'herbes et avancent par bonds successifs ou, déguisés en autruche dont ils imitent parfaitement les mouvements, ils font semblant de manger au milieu du troupeau. Pour ressembler à ce grand oiseau, ils se recouvrent la tête et les épaules de duvet, passent leurs jambes et leurs cuisses au kaolin et posent sur leur crâne un long bâton au bout duquel est enfilée une tête d'autruche. Parfois, ils avancent près d'une harde recouverts d'une peau d'antilope ou de gazelle en imitant leurs cris, un petit appelant sa mère par exemple.

Une autre technique, mise en scène dans certaines peintures rupestres, surtout utilisée pour les grandes antilopes comme le grand koudou, consiste à épuiser l'animal en le harcelant durant les plus fortes chaleurs de la journée. Le San la poursuit inlassablement, la forçant à courir, ce qui ne lui est pas habituel. Elle doit s'arrêter à l'ombre très souvent pour reprendre haleine, ce qui permet au chasseur de s'approcher de plus en plus. Déshydratée, elle ralentit et finit par recevoir la flèche mortelle. Le San, lui, peut courir pendant 18 kilomètres et marcher rapidement plusieurs heures même

sous un soleil de plomb. De toute façon, il chasse rarement sous la pluie, les pistes étant plus difficiles à lire et la corde de son arc se détendant, son arme devient inutilisable lorsqu'il veut tirer après plusieurs heures de poursuite.



Fig. 13 — Chasseur San tirant un grand koudou.

Lorsqu'une quantité de viande importante est nécessaire, tout le groupe, et parfois plusieurs, est mobilisé pour organiser une sorte de battue. Cette pratique est surtout fréquente durant les périodes difficiles de sécheresse. En rampant, toujours sous le vent, ils encerclent une harde puis, à bonne distance, se relèvent brusquement semant la panique parmi le troupeau qui prend la fuite et se dirige vers le seul endroit où il n'y a pas de chasseur, et là tombe dans des fosses préalablement creusées. Si les San ne sont pas assez nombreux, ils choisissent une vallée étroite, la barrent avec une palissade de bois et laissent des ouvertures devant lesquelles se postent des hommes où sont creusées des fosses. Cette technique était surtout employée par le passé, comme l'attestent les peintures rupestres des régions escarpées et couvertes de végétation.

Également rare aujourd'hui, la chasse aux pachydermes comme les éléphants, comporte bien des risques. Un chasseur parvenu au milieu d'un troupeau se mettait à crier, gesticuler, courir en tous sens, ce qui finissait par énerver une des bêtes qui, se détachant du troupeau, le chargeait. Tout près, un second chasseur lui tranchait les tendons situés juste au-dessus du talon. L'éléphant était alors achevé à la lance.

Par contre, l'emploi de pièges était et est encore courant chez les San. Trois principaux types sont employés, avec quelques variantes selon les groupes. Le plus fréquent est le lacet ou rets. Il s'utilise pour la capture des petites antilopes et des gazelles, et des grands oiseaux comme

l'autruche. Il se compose d'une corde très solide fabriquée à partir soit de feuilles vertes de *Sansevera scaporifolia*, dont seules les nervures sont conservées, tressées et réunies pour former une corde de 3 à 4 mètres de longueur, soit de poils de queue de gnou. Le nœud coulant est placé autour d'un trou peu profond recouvert de sable et d'herbes et maintenu par un bout de bois fiché dans le sol, l'autre extrémité est attachée à un puissant « ressort » constitué par une tige d'arbuste plantée aux deux tiers et ployée en arc, tout ceci étant ajusté de telle manière que le moindre effleurement le détende avec violence. Aujourd'hui, les San utilisent également du fil de fer. Au passage de l'animal, le nœud coulant se resserre autour de sa patte. La réalisation de ce piège prend environ une demi-heure et s'installe très rapidement. Pour que l'animal mette bien sa patte dans le lacet, le San, qui connaît bien, pour les avoir longuement observées, ses habitudes, signale son piège. Il plante quatre tiges délicates aux abords du trou. Pour éviter de les écraser, la gazelle ou la petite antilope posera sa patte au centre et se fera ainsi prendre. L'autruche, elle, se fait prendre par le cou, car le lacet au lieu d'être dissimulé, est humecté de salive après avoir été couvert de résine ; brillant, il attire la curieuse. Le piège avec des blocs de pierre suspendus est utilisé pour du plus gros gibier. Souvent, pour le rendre plus efficace, une pointe enduite de poison y est adjointe. Une corde reliée au bloc coupe le chemin fréquenté par le gibier. Lors du passage d'un animal, celui-ci en la heurtant provoque la chute immédiate de la pierre qui, en tombant, enfonce la pointe mortelle dans le corps de l'imprudent. Ce type de piège était surtout fréquent dans les régions plus méridionales à l'époque où les San occupaient une grande partie de l'Afrique australe et pas uniquement le Kalahari. L'emploi des fosses par les San fut longtemps sujet à discussion. Cependant, quelques peintures rupestres et plusieurs témoignages d'ethnologues et de voyageurs attestent de cette pratique. Ils creusaient, avec leur bâton à fouir, des trous d'environ 2 m de profondeur et 1 m de côté. Campbell, voyageant près du lac Ngami au nord-ouest du Central Kalahari raconte : « Pendant la journée, nos chariots échappèrent plusieurs fois de justesse au danger de tomber dans les fosses creusées par les San dans le dessein de se procurer du gibier ; ces fosses avaient de 5 à 6 pieds de profondeur ; à leur base était enfoncé un pieu garni de poison, l'orifice était dissimulé sous une légère couche

de branchage, sur laquelle avait été éparpillée de l'herbe, de manière que l'animal ne soupçonnant rien, s'enfonçât et fût pris. » Des gros animaux, comme les rhinocéros, les hippopotames et les grandes antilopes, peuvent être ainsi tués, notamment lorsqu'ils vont s'abreuver, les fosses étant creusées sur leurs passées.



Fig. 14 — Les restes de repas des lions sont parfois récupérés par les San.

Parfois les San profitent de la chasse d'un autre prédateur comme le lion. Informés par le vol des vautours, ils repèrent la proximité d'une proie récemment abattue. Ils se servent également du lion un peu comme d'un chien de chasse. Ayant repéré un lion solitaire qui vient de tuer une proie, ils s'avancent prudemment, sous le vent, se cachant au maximum. À proximité du fauve, ils se relèvent tour à tour brusquement pour attirer son attention. Ils répètent ce jeu à intervalles de plus en plus rapprochés, jusqu'à ce qu'exaspéré, le félin abandonne momentanément son déjeuner. Alors les San se précipitent, coupent des morceaux de viande et s'enfuient à toutes jambes, car le lion revient inévitablement. Une autre technique consiste, lorsqu'ils sont plusieurs chasseurs, à éloigner le prédateur en criant, gesticulant, lui jetant du sable, faisant un feu dans le vent. Ils choisissent alors le bon moment où le félin n'a ni trop ni pas assez mangé ; dans le premier cas il a tendance à ne pas bouger, repu, et dans le second il peut attaquer étant encore affamé. Ce « charognage actif » n'a jamais été et n'est jamais très pratiqué.

Il est intéressant de souligner qu'en République sud-africaine aux temps où les San y vivaient en toute liberté, les lieux et les types des campements étaient choisis en fonction de la configuration du terrain. Entrées de gorges,

vallées, vallons, cols, les grottes et abris s'y trouvant étaient choisis préférentiellement, comme en témoignent les très nombreuses peintures qui décorent leurs parois. En hauteur, ils pouvaient surveiller le déplacement du gibier dans les plaines, notamment les migrations saisonnières, leurs habitats principaux y étaient installés. Ils se trouvaient ainsi à une faible distance des « passages obligés » des animaux. En contrebas, au pied de falaises, ce sont surtout des campements temporaires, voire de guet, d'où ils épiaient les allées et venues du gibier qui montait ou descendait des plateaux. Campements et techniques de chasse étaient étroitement liés.

Lorsque le chasseur a achevé sa proie, il enlève le morceau de viande autour de la flèche et le jette. S'il a faim, il fait cuire les viscères et consomme tout ce qui risquerait de se gâter durant le retour au camp. Si l'animal est de petite taille le chasseur l'emporte, s'il est trop gros il va chercher de l'aide. Pour que d'autres prédateurs ne viennent pas le manger, il l'enterre et le recouvre de branchages et de feuilles. Les San dépouillent la bête juste morte sur place. Ils pratiquent une ouverture ventrale de la tête à la queue. La peau sert ensuite de « tapis » entre la viande et le sol. Ils séparent au couteau les membres antérieurs, avec l'omoplate, et postérieurs du thorax. À l'aide d'une hache, ils ouvrent, au niveau du sternum, la cage thoracique et séparent les côtes de la colonne vertébrale, excepté les deux dernières qu'ils laissent avec le bassin. Ils sectionnent la queue. Toujours à la hache, ils rompent le cou. De la tête, ils enlèvent les cornes avec un morceau du frontal et la plupart du temps les abandonnent sur place. Après ce travail, si les viscères n'ont pas été mangées par le chasseur, ils les cuisent et les consomment. L'estomac est lavé, retourné, formant ainsi un sac pour transporter le sang qui sera mélangé, lors de la cuisson, aux morceaux de viande. Ils emportent tout. Les parties grasses sont bouillies, les plus maigres sont découpées en lanières, mises à sécher au soleil et parfois réduites en poudre qui se conserve ainsi fort longtemps.

Ils ont peu la notion de réserve, et le lendemain semble les laisser indifférents. Ils préfèrent festoyer même plusieurs jours, comme l'ont raconté certains explorateurs du siècle passé, jusqu'à n'en plus pouvoir. Lorsque la proie abattue est très grosse (éléphant, hippopotame, ...) tout le groupe vient s'installer avec toutes leurs affaires sur le lieu de chasse et y dresse leur

nouveau campement. Les os longs sont fracturés par percussion sur une enclume en pierre pour en extraire la moelle. Elle est très appréciée des San, surtout celle des os de girafe. Le respect envers les animaux vivants se retrouve envers le gibier mort. Après la chasse, le San qui a tué l'animal reste à côté de lui et ne le touche pas durant le dépeçage. Les enfants ne doivent absolument pas jouer sur la peau de la bête. Ils prennent soin de jeter au loin les os cassés et rongés. La plupart de leurs rêves et de leurs contes ont un rapport avec la chasse. Elle est un rite précédé et suivi de chants et de danses. Le chasseur chanceux, lorsqu'il a été contraint de rentrer chez lui avant d'avoir achevé l'animal, ne doit ni parler, ni manger, ni dormir dans la même case que sa femme. S'il enfreignait ces règles, la bête ne mourrait pas. Chez certains groupes, les os des pattes antérieures, les omoplates et les cornes des antilopes sont placés entre les montants de la hutte du chasseur. Si cela n'était pas fait, l'index de sa main droite serait blessé et il ne pourrait plus tirer à l'arc.

Après le festin, les hommes se mettent à danser, accompagnés par le battement des mains et les chants des femmes. Au fur et à mesure, ils pénètrent dans la vie de l'animal mâle et retracent les différents âges de sa vie : jeune, dans son troupeau, avec ses femelles et ses petits, dans ses amours, dans sa vieillesse, et dans ses combats contre de plus jeunes. Les rôles sont distribués suivant les âges. La danse de l'Élan est la plus célèbre, la plus fréquente, il est au-dessus de toutes les autres espèces.

Bibliographie

- CAMPBELL J., 1815. *Travels in South Africa*. Londres.
- LEE R. B. & DE VORE I., 1968. *Man the hunter*. Chicago, Lee & De Vore, Ed., Aldine.
- LEE R. B. & DE VORE I., 1976. *Kalahari hunter-gatherers studies of the !Kung their neighbour*. Cambridge (USA). London-Harvard University Press.
- LEE R. B., 1979. *The !Kung San: men, women, work in a foraging society*. Cambridge University Press.
- PATOU M. *et al.*, 1987. Les Bushmen derniers chasseurs-cueilleurs. Dijon, *Dossier spécial Histoire et Archéologie*, 115.

PATOU M. *et al.*, 1989. Botswana, pays des contrastes. In : M. Patou & M.L. Nanty (éds), *Catalogue d'exposition*. Bruxelles : 96 p.

SILBERBAUER G. B., 1965. *Bushmen survey*. Gaborone, Bechuanaland Government.

TESTART A., 1986. La femme et la chasse. *La Recherche*, **181** : 1194–1201.

VALIENTE-NOAILLES C., 1981. *Les Bosquimanos*. Buenos-Aires, Emecé Editores.

Adresse de l'auteur :

Marylène PATOU-MATHIS
Institut de Paléontologie Humaine
1, rue René Panhard
F-75013 Paris (France)